



Deux lundis par mois pendant l'été, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit (extrait) d'un auteur de théâtre suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursDRAM En collaboration avec le «Programme romand en Dramaturgie et Histoire du théâtre» et la Société suisse du Théâtre, et avec le soutien des fondations Michalski, Ernst Göhner et Oertli.



NALINI MENAMKAT

FAITES COMME CHEZ NOUS

Dans un village suisse, Nathalie décide d'être responsable de l'accueil d'un migrant et tente de convaincre ses concitoyens de participer au projet. Pourtant, malgré des intentions louables, aider son prochain s'avère plus compliqué qu'il n'y paraît. Avec tout ce que cela comporte de risible et de terrifiant, l'arrivée de «l'étranger» va mettre au grand jour les attentes, les fantasmes, les préjugés, les peurs et les ambitions qui animent cette microsociété.

ACTE I, SCÈNE 9

Côté rue. Véronique se met à la fenêtre. Passe Giuseppe.

GIUSEPPE. Comment ça se passe?

VÉRONIQUE. Il crie dans son téléphone, c'est insupportable.

GIUSEPPE. A ce point!

VÉRONIQUE. Ça m'embêterait de devoir porter plainte à cause du bruit mais j'ai aussi mes limites.

GIUSEPPE. Il est là?

VÉRONIQUE. Il est parti pour la journée.

GIUSEPPE. Au travail?

VÉRONIQUE. Non, il a ses cours d'intégration.

GIUSEPPE. Vous voyez, c'est ça le problème. Ils arrivent. On leur paie des logements, des habits, on leur offre des ordinateurs, on leur donne l'aide sociale, on prépare leurs repas, on sort leur poubelle. Qu'est-ce qui va se passer d'après vous? Ils finissent par penser que tout leur est dû et qu'on est là pour s'occuper d'eux. A l'époque de mon père, les migrants, ils généraient de la richesse, maintenant ces gens viennent en masse et ils nous coûtent un paquet de fric. Oui, je suis désolé mais il faut dire les choses comme elles sont, ils nous coûtent de l'argent et en plus ils n'arriveront jamais vraiment à s'intégrer. Et alors qu'est-ce qui va se passer? Le système s'effondre. Si trop de gens prennent et pas assez de gens donnent, c'est la fin.

VÉRONIQUE. *Inquiète.* Vous croyez?

GIUSEPPE. Ils s'imaginent qu'ici c'est le paradis, que l'argent coule à flot. Mais on oublie de leur dire qu'on n'est plus à l'époque du plein emploi! Je sais que ce n'est pas politiquement correct de le dire mais je le dis quand même. Restez chez vous!

VÉRONIQUE. Mais oui, je reste chez moi, qu'est-ce que vous dites!

GIUSEPPE. Non, je disais, eux, qu'ils restent chez eux.

VÉRONIQUE. Moi je préfère quand même qu'il sorte de temps en temps.

GIUSEPPE. Vous voulez que je vous dise? La plupart ne trouveront jamais de travail.

VÉRONIQUE. Parce que vous savez les murs ne sont pas épais.

GIUSEPPE. Pour autant qu'ils en cherchent.

VÉRONIQUE. C'est presque une collocation entre lui et moi.

GIUSEPPE. Parce que la majorité d'entre eux ne cherchent même pas à en trouver.

VÉRONIQUE. Je peux toujours lui proposer de repeindre mon salon.

GIUSEPPE. Vous voulez les chiffres? 55% des Africains qui viennent ici ne travailleront jamais.

VÉRONIQUE. Mais est-ce qu'il va vraiment venir? Ça, ce n'est pas sûr.

GIUSEPPE. Et puis je ne parle même pas de la différence de religion. Pour l'instant, ils sont une minorité mais s'il y a un million et demi de personnes qui débarquent chaque année on peut faire le calcul, bientôt cette minorité va devenir une majorité et alors quoi? Qu'est-ce qui va arriver? Ils vont vouloir nous imposer leur vision du monde. Moi, je le dis, *il baisse le ton*, je n'ai pas envie que les musulmans viennent me dire ce que je dois faire.

VÉRONIQUE. Déjà que pour vous ça n'a pu dû être facile!

GIUSEPPE. Pour moi?

VÉRONIQUE. Arriver en Suisse, s'intégrer.

GIUSEPPE. Non mais moi je suis né ici.

VÉRONIQUE. Ah oui, c'est vrai, j'oublie toujours.

GIUSEPPE. Mon père est venu en Suisse dans les années 1970 parce qu'il y avait du travail. Ça n'a rien à voir. Il a appris le français sur les chantiers. Il n'y avait personne qui venait lui donner des cours à domicile, je peux vous le dire.

VÉRONIQUE. Je me souviens à l'époque, les ritals on les appelait, ce n'était pas facile pour eux.

GIUSEPPE. Mais aujourd'hui, est-ce que vous voyez une différence entre vous et moi?

VÉRONIQUE. Euh... ben...

GIUSEPPE. Non.

VÉRONIQUE. Ben...

GIUSEPPE. On verra d'ici une génération mais moi je peux déjà vous dire, ça ne sera pas la même chose. Parce que culturellement, il y a un fossé.

VÉRONIQUE. Vous devriez peut-être lui dire? Tous les chiffres et tout. Je pense que ça ne peut que l'aider de savoir la vérité, de connaître les statistiques. Il changera peut-être d'avis?

GIUSEPPE. Vous n'avez pas un double de ses clés par hasard?

VÉRONIQUE. Pourquoi faire?

GIUSEPPE. Monsieur et Madame Vauban m'ont demandé de récupérer deux trois affaires.

VÉRONIQUE. Je suis locataire moi, pas concierge.

GIUSEPPE. Dommage.

Le syndic passe avec une bouteille de vin et des flyers.

VÉRONIQUE. Monsieur le Syndic, c'est bien qu'on vous croise. On se fait un peu de souci avec cette histoire là de... *elle montre l'appartement d'à côté...* migrant.

LE SYNDIC. Ne m'en parlez pas!

VÉRONIQUE. Vous aussi?

LE SYNDIC. C'est un projet insensé.

VÉRONIQUE. Pourquoi vous avez accepté?

LE SYNDIC. Vous savez la fonction, c'est terrible. Ça vous oblige à renoncer à vos propres opinions. Il m'arrive de ne pas en dormir la nuit.

VÉRONIQUE. Il faut intervenir avant que ça dégénère.

LE SYNDIC. Ne vous inquiétez pas, je vais arranger tout ça.

GIUSEPPE. Le plus vite sera le mieux.

LE SYNDIC. Je vous donne un petit flyer à mettre sur votre frigo? C'est pour les prochaines élections.

VÉRONIQUE. Oui, pourquoi pas.

LE SYNDIC. *A Giuseppe.* Ne vous faites pas de souci. Je m'occupe de tout.

Il part.

GIUSEPPE. Il a encore bu?

VÉRONIQUE. Il a encore bu.

Un temps.

GIUSEPPE. Au fait, vous le croisez souvent Rémi?

VÉRONIQUE. Deux fois par jour, pourquoi?

GIUSEPPE. Vous n'avez rien remarqué de particulier?

VÉRONIQUE. Il passe devant chez moi à 7h35 et il revient le soir à 19h15. Pourquoi?

GIUSEPPE. L'autre jour, je l'ai suivi, par hasard. Je l'ai vu entrer dans un café. Quatre heures plus tard, je suis repassé et il était toujours là.

VÉRONIQUE. Bizarre.

GIUSEPPE. La semaine passée, je suis presque sûr que je l'ai vu traîner sur une aire d'autoroute.

VÉRONIQUE. Presque sûr? Ou sûr?

GIUSEPPE. Si vous voyez quelque chose de louche, vous m'en parlez?

VÉRONIQUE. Et je compte sur vous pour raisonner le migrant.

Giuseppe s'en va. Véronique reste seule. Elle se penche en avant pour voir si elle peut regarder dans l'appartement de Tarek. Puis elle regarde la rue pour voir si personne ne l'a vue. Elle ferme la fenêtre et rentre chez elle.



BIO

NALINI MENAMKAT Après des études en Lettres (philosophie, sciences politiques et histoire et science des religions) et un certificat en dramaturgie et performance du texte, elle travaille en tant qu'attachée de presse au Théâtre de Poche à Genève. En 2009, elle crée la «Cie d'un instant» et présente sa première mise en scène professionnelle à la Maison de Quartier de la Jonction à Genève avec *4.48 Psychose* de Sarah Kane. Elle passe ensuite trois saisons à la Comédie de Genève, où elle met en scène *D'un ouvrage abandonné* de Samuel Beckett, *Olga – Un regard*, qu'elle co-écrit avec Katia Schwermann, *1913* de Mathieu Bertholet, *Amphitryon* de Molière et *Cabaret* de Hanoch Levin. Elle suit le travail de Luk Perceval au Thalia Theater à Hambourg, puis poursuit son exploration

scénique avec sa compagnie. Tout en continuant à collaborer avec d'autres metteurs en scène en tant qu'assistante ou dramaturge, elle monte *Foi Amour Espérance* de Horvath au Galpon en 2017. En 2018, elle est lauréate de la bourse d'écriture Textes-en-Scènes de la Société suisse des auteurs. Accompagnée par Lukas Bärfuss comment mentor, elle écrit à cette occasion *Faites comme chez nous*, dont nous vous dévoilons ici un extrait. Le texte sera présenté au Centre culturel suisse, à Paris, le 10 septembre 2020. En mars dernier, elle a écrit et mis en scène *A Merveille* au Théâtre du Galpon à Genève.

www.instant-espace.ch